

CAHIERS DE LA  
MÉDITERRANÉE

## Cahiers de la Méditerranée

95 | 2017

La culture fasciste entre latinité et méditerranéité  
(1880-1940)

---

# Charles Maurras, le fascisme, la latinité et la Méditerranée

Olivier Dard

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8880>

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 59-70

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Olivier Dard, « Charles Maurras, le fascisme, la latinité et la Méditerranée », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 95 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8880>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Charles Maurras, le fascisme, la latinité et la Méditerranée

Olivier Dard

---

Il n'y a sans doute pas de race latine. Et encore ! Et qui sait ! L'*homo mediterraneus* des anthropologistes ne correspondrait-il pas à cette ancienne idée ? L'essentiel est qu'il existe une civilisation latine, un esprit latin, véhicule et complément de l'hellénisme, interprète de la raison et de la beauté athénienne, durable monument de la force romaine.

- <sup>1</sup> Cet extrait de *L'étang de Berre*, qui ouvre les sept pages que compte l'entrée « latin-latinité » dans la première série du tome deuxième du *Dictionnaire politique et critique* de Charles Maurras (1868-1952), publié en 1932, donne la mesure de l'importance que cette question revêt pour lui. En regard, on ne compte pas dans cette somme de cinq gros volumes d'entrée « Méditerranée »<sup>1</sup> ; ni non plus d'entrée « fascisme » mais seulement une entrée « Mussolini ». Pour trouver des entrées « Méditerranée » et « fascisme », il faut se reporter au complément du *Dictionnaire politique et critique* établi par Jean Péliissier et publié en fascicules sous l'égide des *Cahiers Charles Maurras* à la fin des années 1950. Et pour mieux saisir encore ce qu'est « le genre de Méditerranée » de Maurras, il importe de se reporter à la présentation qu'il livre de lui-même dans son célèbre *Soliloque du prisonnier*, rédigé alors qu'il est détenu à Clairvaux. Le chef déchu de l'Action française entendant, une fois encore, répondre au discours collaborationniste prônant une « Europe nouvelle » et assimilé pour sa part à une « abominable utopie » se présente ainsi :

Je suis un drôle de Méditerranéen ; ma Méditerranée ne finit pas à Gibraltar, elle reçoit le Guadalquivir et le Tage, elle baigne Cadix, Lisbonne et s'étend, bleue et chaude, jusqu'à Rio de Janeiro. Elle atteint le Cap Horn, salue Montevideo, Buenos Aires et, sans oublier Valparaiso ni Callao, elle s'en va, grossie de l'Amazone et de l'Orénoque, rouler dans la mer des Caraïbes, caresser amoureusement nos Antilles puis Cuba et Haïti, ayant reçu le Meschacébé du grand enchanteur de Bretagne ; elle court au Saint-Laurent et, sauf de menues variations de température, va se jeter dans la baie d'Hudson où elle entend parler français<sup>2</sup>. Le caprice de cette Méditerranée idéale le ramène alors à notre hémisphère, mais non pas nécessairement pour revoir Baléares, Cyclades, Oran ou Alger, car ni Anvers ni Gydnis ne lui sont plus étrangers que les Polonais et les Belges ne lui apparaissent

barbares : ma Méditerranée ne demande pas mieux que de devenir nordique ou baltique pourvu qu'elle rencontre, ici ou là, les deux lucides flammes d'une civilisation catholique et d'un esprit latin<sup>3</sup>.

- 2 Le décor est planté et laisse déjà entrevoir que les deux éléments majeurs du rapport de Maurras à la Méditerranée sont la catholicité et la latinité beaucoup plus que le fascisme, qui traverse cette histoire mais qui ne modifie pas une vision que Maurras a commencé de construire au début des années 1890, et donc bien avant la naissance de l'Action française<sup>4</sup>. Chantre d'une renaissance félibréenne, Maurras se pose en 1891 (il est âgé de 23 ans) en inspirateur majeur de l'École Romane même si elle est fondée officiellement par Jean Moréas. Ce jalon est essentiel dans la construction d'une identité esthétique de Maurras qui se double d'une identité politique. Giovanni Papini, lui rendant un hommage appuyé durant les années 1920, considérait le « maître de Martigues » comme un « écrivain entièrement nourri de latinité, qui a conservé dans le chaos des écoles et des manifestes littéraires du dernier demi-siècle le suc et la lumière des traditions classiques »<sup>5</sup>. La latinité est ainsi une composante majeure de l'être et de la pensée de Maurras. Lorsque le fascisme fait ses premiers pas, Maurras a dépassé la cinquantaine et son cadre d'analyse (ses détracteurs ont parlé de son « système ») est définitivement en place. La chose est d'importance pour comprendre ce qu'est sa lecture du fascisme et la façon dont il s'emploie à le raccrocher au nationalisme italien et à l'Action française. Une vision qui n'est à l'évidence pas partagée par le Duce et les siens, y compris par des fascistes issus du nationalisme. Mais le début des années 1920 est aussi le moment où, sur fond de vague latine (la revue *Latinité* voit le jour en 1929), Maurras complète et nourrit ses vues sur un objet qui n'est pas seulement pour lui une référence esthétique, culturelle et politique. En effet, il inscrit la latinité dans une perspective géopolitique, en couplant cette dernière à sa vision propre de la Méditerranée, avec le dessein de redessiner le rapport de forces internationales né du premier conflit mondial.
- 3 Trois étapes guident donc notre présentation. En premier lieu, une analyse de la vision qu'a Maurras de Mussolini et du fascisme. Ensuite, l'accent sera mis sur les différents sens que le chef de l'Action française donne à la latinité. La dernière partie s'attachera à traiter des territoires et des frontières de la latinité, en rapprochant cette dernière question même de la Méditerranée pour montrer en quoi leur articulation dessine chez Maurras un projet géopolitique.

## Charles Maurras, Mussolini et le fascisme

- 4 Le choix opéré dans le *Dictionnaire* de 1933 de privilégier Mussolini par rapport au fascisme est à la fois cohérent et révélateur. Sur le plan de la théorie politique, on démontrerait sans difficulté que l'État fasciste est très éloigné du « nationalisme intégral » maurrassien qui prône une monarchie héréditaire, décentralisatrice et fédéraliste. Maurras l'a souligné à maintes reprises et dans les propos qu'il consacre durant la guerre à la chute du Duce, il n'hésite pas à dénoncer « l'étatisme » fasciste :

Cet étatisme, nous le trouvons excessif il y a vingt ans quand nous nous appliquions à mesurer l'écart entre la notion de la Corporation française, petite république économique et sociale, à caractéristiques d'autonomies et de libertés (au pluriel !) et la corporation italienne articulée tout entière sur son étatisme essentiel

<sup>6</sup>.

- 5 Mais les distinctions qui pourraient être opérées entre le maurrassisme et le fascisme ne sauraient faire négliger l'admiration que voue Maurras à Mussolini, et ce dès les débuts du fascisme. Dans un long texte paru dans *L'Action française* du 18 juillet 1923, Maurras souligne :

Nous n'avons aucun embarras à reconnaître la haute valeur des formules de Mussolini, bien qu'elles soient proches cousines et même sœurs jumelles de celles que l'Action française ne se lasse de jeter dans le monde depuis près d'un quart de siècle bien près d'être sonné<sup>7</sup>.

- 6 Une telle affirmation pourrait clore le débat et donner raison à Ernst Nolte qui, dans sa trilogie intitulée *Le fascisme dans son époque*, avait consacré un premier volume à l'Action française<sup>8</sup>. Pourtant, à lire Maurras de près, on constate qu'il interprète le fascisme à son aune en reliant son histoire à celle du nationalisme italien et cette dernière à celle de l'Action française :

Nous étions sans grand contact avec le fascisme. Mais les nationalistes étaient de très anciens camarades de notre groupe. Dès 1905, leur petite revue publiée à Florence, si je ne me trompe, *Il Regno*, Le Royaume, engageait des relations de voisinage latin et de sympathie doctrinale avec l'Action française, alors simple revue ne sortant que deux fois le mois. Les Coppola, les Corradini, les Federzoni nous firent souvent, et longtemps, le très grand honneur de nous citer et de nous commenter et nous leur répondions par l'admiration cordiale due à l'étendue, à la vivacité, à la pénétration de leurs recherches et aussi à la rapidité foudroyante de leurs succès.

- 7 Lorsqu'il évoque ensuite élogieusement le « grand journal » qu'est *L'Idea Nazionale* et les succès de ce groupe, jusqu'à ce qu'il rejoigne « l'armée de Mussolini », Maurras pointe qu'il « apportait, outre une influence morale et politique de premier ordre, un vocabulaire, une méthode, un point de vue général sur la vie politique de la patrie et il les mettait à la disposition du Dictateur, qui y puisa à pleines mains »<sup>9</sup>. Le portrait que brosse Maurras de Mussolini découle donc de cette analyse : « Il suffit pour s'en rendre compte, de le lire, ou de suivre de l'œil la trame de ses actions ». Dans un autre passage, Maurras est encore plus précis : « Le réaliste organisateur italien passe exactement par les points où l'attendait et le guettait la théorie de l'organisation réaliste »<sup>10</sup>. Le lecteur averti l'aura compris : pour Maurras, Mussolini aurait fait siens les principes de l'Action française et de « l'empirisme organisateur ».

- 8 Il est nécessaire de s'arrêter sur cette vision maurrassienne pour mettre en évidence deux éléments. Le premier concerne l'analyse que propose Maurras de sa relation au nationalisme italien et au fascisme et dont il convient de souligner qu'elle n'est pas partagée de l'autre côté des Alpes. Dans une étude fouillée sur les rapports entre Maurras et l'Italie, Didier Musiedlak a évoqué l'« histoire d'une passion contrariée ». Il se demande en particulier si Maurras est véritablement « une figure du nationalisme italien ». C'est sans doute le cas pour ce qu'il appelle le « nationalisme littéraire » du début du xx<sup>e</sup> siècle, mais beaucoup moins juste lorsque ce nationalisme se structure autour de l'Association nationaliste italienne en 1910. Musiedlak, s'élevant notamment contre les interprétations de Croce ou de Luigi Salvatorelli, refuse de considérer qu'il faille parler d'un « alignement idéologique » du nationalisme italien sur le « nationalisme intégral ». Il montre au contraire, en s'appuyant sur différents textes produits à partir du congrès de Florence de 1910 (textes dus notamment à Alfredo Rocco), comment « la crise de maturité du nationalisme italien » s'accompagne d'un « reflux de l'influence de Maurras ». Alfredo Rocco en particulier, théoricien majeur du nationalisme italien de ces

années-là, assimile le nationalisme français (qu'il ne cantonne pas à Maurras) à « la nostalgie d'un passé » et le qualifie de nationalisme « conservateur et défensif » quand le nationalisme italien serait « expansif et agressif »<sup>11</sup>. Il faut y ajouter, souligne Musiedlak, la prise en compte par le nationalisme italien de la question des masses qui n'est nullement au cœur des préoccupations de la pensée maurrassienne. À l'époque du fascisme, Maurras est considéré par Mussolini comme « un homme du passé » auquel il se réfère d'ailleurs fort peu puisqu'on ne trouve que trois occurrences consacrées au chef de l'Action française dans les trente-cinq volumes des *Opera Omnia* du Duce<sup>12</sup>.

- 9 Un second élément à prendre en considération concerne le contenu même du texte de Maurras où, quoiqu'il soit question de l'Italie, c'est tout de même la France qui est au premier plan de ses préoccupations. Ainsi, en traitant de Mussolini, Maurras évoque également très longuement la France et regrette, quelle que soit sa sympathie pour l'Italie (« Les Italiens sont nos compagnons d'armes. Leur Ville-Mère est notre mère ») que « des idées justes » aient commencé par gagner l'étranger plutôt que la France :

Tout de même, si, au lieu du funeste Waldeck, les idées de l'*Enquête sur la monarchie*, les idées de *Dictateur et Roi*, avaient été recueillies et secrètement favorisées en France par un gouvernement national ! Quelle sécurité d'abord ! Quel développement ensuite !<sup>13</sup>

## Le sens de la latinité chez Maurras

- 10 Pour Maurras, les choses sont nettes, il existe un « génie latin », terme qui revient souvent sous sa plume. Que signifie cependant cette latinité pour Maurras ? Si on cherche sous sa plume une définition de la latinité, on trouve celle-ci, publiée le 1<sup>er</sup> février 1922 :

L'avenir de l'union latine dépend des progrès de l'ordre dans chacun des pays latins : l'ordre est un caractère de la patrie commune, puisqu'il est la patrie de nos intelligences qui ne peuvent concevoir de progrès désordonnés<sup>14</sup>.

- 11 Ce bref extrait est doublement intéressant. On peut d'abord le mettre en regard avec ce qu'écrivait Maurras dix-huit mois plus tard (18 juillet 1923), dès lors que le fascisme s'est installé au pouvoir : « si lâche et flottant ou même dissolu que son dessein puisse paraître, il a une suite et un ordre, il laisse en se développant, une trajectoire et les observateurs sont bien obligés de se dire que tout cela se tient. Il y a un ordre dans l'histoire et dans la nature [...] »<sup>15</sup>. Si la question de « l'ordre » est au cœur de la latinité, cette dernière comme on peut le constater est envisagée sous l'angle de l'avenir, un avenir qui passe par une union latine ; une perspective pour laquelle œuvre l'Italie fasciste, régime d'« ordre »<sup>16</sup>. Car chez Maurras l'« ordre » et la latinité sont indissociables, de même que les notions d'esthétique et de politique. On se contentera de rappeler que c'est sur cette base et fort de son admiration pour Frédéric Mistral et Jean Moréas, qu'il a articulé son engagement en faveur du Félibrige et de l'École Romane. Mais c'est aussi dans une latinité enracinée dans le monde catholique traditionnel et la défense de la papauté que s'inscrit le chef de l'Action française qui fustige violemment le « latinisme » révolutionnaire dans lequel il range notamment Crispi, Ruis Zorilla, l'ancien président de la Première République espagnole ou son ami Xavier de Ricard, spécialiste des arts méditerranéens, mais dont il déplore qu'il ait été gagné à un « Esprit politique de la Réforme ». En juillet 1921, le résultat de toutes ces entreprises est jugé par Maurras proprement calamiteux :

La petite élite engagée sur cette pente en arrivait, de paradoxe en paradoxe, à identifier le latinisme et la haine du pape. Faut-il s'étonner de la maigreur des résultats de tant d'efforts ?<sup>17</sup>

- 12 Car pour Maurras, la latinité est inséparable du catholicisme. Catégorique, il proclame : « le latinisme, le romanisme contre le catholicisme n'est absolument rien »<sup>18</sup>. On connaît l'importance de la profession de foi de Maurras publiée en 1906 dans *Le dilemme de Marc Sangnier* où, avant de conclure : « Je suis Romain, je suis humain : deux propositions identiques », il avait souligné : « n'éprouve[r] jamais de difficultés à [s]e sentir ainsi Romain, les intérêts du Catholicisme romain et ceux de la France se confondant presque toujours, ne se contredisant nulle part »<sup>19</sup>. Six ans plus tard, dans *La politique religieuse*, Maurras revenait à la charge pour traiter de la latinité et martelait en conclusion de son volume : « Non, la démocratie, le libéralisme, l'esprit de la République, de la Révolution et de la Réforme n'ont rien de latin. Tout cela tire, en fait, son origine des forêts de Germanie »<sup>20</sup>. Dans son texte de 1921, la cause est définitivement entendue. S'appuyant sur Renan, il souligne qu'« il est devenu impossible de parler sérieusement des idées révolutionnaires comme d'idées françaises ou latines. Leur rédaction de 1789 qui ne fait honneur ni à notre langue, ni à notre esprit, est un décalque d'originaux anglo-saxons, eux-mêmes de source germanique »<sup>21</sup>. Le « génie latin » est bien pour Maurras incompatible avec 1789 et les Droits de l'homme :

Ce que le génie latin a enseigné et pratiqué, ce par quoi il s'est élevé entre les races humaines, c'est le devoir, c'est le savoir, c'est le pouvoir, leur harmonie et leur discipline profondes, c'est la Cité et l'esprit humain, c'est le primat de la Loi pour la Paix. Que le bonheur et la liberté en résultent, c'est une conséquence, ce n'est pas un principe<sup>22</sup>.

- 13 Cette séparation est pour Maurras un constat d'évidence qui ne souffre aucune exception. Maurras avait d'ailleurs pris le soin, dans un article de 1916, de préciser les termes de cette disqualification d'une latinité autre que catholique :

Il y a certes une « latinité » vaguement maçonnique dont l'effort s'épuise à éliminer par hypothèse le catholicisme, mais, depuis vingt ans, je n'ai pas réussi à concevoir cela de façon qui soit cohérente. Un monde latin moderne, non catholique, non imprégné de catholicisme ? Non, en vérité, connais pas ! Un monde latin s'évertuant à nier le bienfait philosophique d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, ou l'analyse morale d'Ignace de Loyola, ou la casuistique de ses disciples ? C'est là encore un de ces animaux fabuleux qui se déchirent et se détruisent dans l'imagination avant de pouvoir y être clairement réalisés<sup>23</sup>.

- 14 Il y a dans cette définition de la latinité un choix existentiel entre une « décadence » et une « renaissance » possible pour peu que l'on prenne la mesure de l'état de la situation :

L'histoire de notre anarchisme depuis cent cinquante ans est l'histoire de nos revers. Nous le comprenons peu à peu. Voilà pourquoi nous nous relevons. Quand l'intelligence sera complète, la renaissance générale sortira de cette plénitude de réaction<sup>24</sup>.

- 15 On pourrait sur ce thème proposer encore nombre de citations mais on se contentera d'une dernière, tirée d'un texte de 1922 où Maurras prend à bras-le-corps sa propre situation d'incroyant depuis l'adolescence. Après avoir rappelé que « Toute tentative d'unité latine qui comportera la haine ou le dédain de l'esprit catholique est condamnée au même insuccès naturel », Maurras, fait assez rare, se met en scène pour étayer sa démonstration :

J'en parle avec d'autant plus de liberté que je n'ai ni l'honneur ni le bonheur de compter parmi les croyants au catholicisme. Mais indépendamment de la foi, rien ne peut faire que nous ne soyons pas nés catholiques. Nos habitudes spirituelles et morales ont été contractées entre le baptistère, la Sainte Table et l'autel catholique. Cela peut varier d'homme à homme ou de village à village ; mais à prendre la

grande moyenne de nos populations, nous sommes faits ainsi et pas autrement, cela ne dépend de personne, pas même de nous<sup>25</sup>.

- 16 Si la latinité est pour Maurras une « civilisation », elle s'appuie aussi sur une « langue », le latin, dans lequel elle est gravée. Dans un article de *L'Action française* du 24 décembre 1922, le chef de l'Action française est catégorique :

Il n'y a pas de langue qui soit supérieure ni même égale au latin. Pour toutes sortes de raisons, liées à l'ensemble des services rendus à l'esprit humain et au genre humain, le latin est la langue reine. Le grec même lui cède.

- 17 Cette supériorité ne souffre pas de discussion et Maurras ironise sur « ce qu'il y a de pitoyable dans la vaste et ridicule prétention à l'égalité qui anime aujourd'hui presque tous les dialectes du monde : le latin et l'esquimaux à égalité, le latin et le yiddish à égalité et ce qui subsiste peut-être de l'iroquois à égalité ! ». Pour Maurras, ce signe des temps ne peut être considéré que comme un « principe de régression et de barbarie »<sup>26</sup>. Maurras, dont on sait qu'il fut dès ses études au collège d'Aix un latiniste distingué, s'est de tout temps attaché à la défense du latin, tout particulièrement en 1922, lorsqu'il est question, à la Chambre des députés, de réformer l'enseignement secondaire. On sait le rôle joué à cette occasion par Léon Daudet, député Action française de Paris : il se pose en défenseur des « humanités » et préconise l'enseignement du latin à l'école primaire<sup>27</sup>. Au même moment, Maurras défend l'enseignement du latin, qu'il préfère de très loin à celui de l'allemand, en louant tout d'abord le « moyen » qu'offre le premier au plan de la formation intellectuelle. L'argument, pour commun qu'il paraisse, prend un sens tout particulier sous la plume de Maurras, littéralement hanté par la question des commencements. Elle est fondamentale pour l'apprentissage de toute formation : « [...] le commencement est le commencement. D'abord la méthode, et la méthode c'est le latin. Le latin doublé du grec [...] »<sup>28</sup>. Mais le latin n'est pas seulement une méthode. L'éditorialiste de *L'Action française* souligne qu'il « contient nos sources », qu'il s'agisse des « sources littéraires » ou des « sources linguistiques ». En conséquence, tandis que l'allemand nous « éloigne, [nous] dépayse » des « origines de notre esprit », le latin permet de nous « rapatrier ». Un troisième argument renvoie à la nature « aristocratique » du latin qui permet selon Maurras de contrebalancer la nocivité du système démocratique et l'invasion de « la parole » qui l'accompagnent : « rien n'est plus précieux que le bon emploi et l'exacte acception des mots et de leur sens. Or, sans latin, quelle corruption ! Quelle source de malentendus ! ». Il faut enfin souligner un dernier élément du propos maurrassien qui concerne la possibilité offerte par le latin à « l'ensemble des écoliers, collégiens et lycéens de France [de se voir] initiés méthodiquement [...] au mécanisme général de l'espagnol, du portugais, de l'italien, du catalan et du roumain en même temps que du provençal et du français »<sup>29</sup>. Par le « latin classique », chacun pourrait dominer ce qu'il considère comme des « dialectes ». Que ne met-on ces idées en pratique, s'interroge Maurras ? « Quelle objection peut-être opposée à cette conciliation de la culture désintéressée et de la culture utilitaire ? » La réponse qu'il propose dans un article du 10 juillet 1922, mérite d'être citée malgré sa longueur, montrant que la latinité peut être aussi considérée comme un projet géopolitique à l'échelle méditerranéenne :

Les préjugés contre la race dite « latine » ? Ils auraient dû être balayés par la guerre. Ils devraient céder à l'évidence des faits. Ce que dit Barrès de l'Atlantique du Sud et de l'hispanisme s'appliquerait facilement à l'Italie et à la Roumanie. Le bassin oriental de la Méditerranée n'a pas cessé d'être hanté par des idiomes de formation plus ou moins latine, et l'intérêt de ces vastes régions n'a pas décliné, bien loin de là. Demandez plutôt à Londres ou à Berlin ! Il y a dans cette direction des zones d'influence intellectuelle et économique où le passé et le présent bien

maintenus suffiraient à féconder l'avenir. Nous pouvons y renoncer, c'est très clair. Nous pouvons céder à un sentiment d'imitation simiesque pour suivre l'Allemand ou l'Anglo-saxon sur des points où il est maître et où il a tout avantage à nous attirer pour nous user. Nous pouvons aussi prendre conscience de notre intérêt vrai, intervenir dans un domaine voisin du leur, mais qui n'est pas le leur encore, et y tenir toute la place que notre ancien labeur nous a offerte et aménagée.

## Territoires et frontières de la latinité : la place de la Méditerranée

- 18 La Méditerranée, dont on a vu qu'elle revêtait chez Maurras un « genre » particulier, joue un rôle central dans sa relation à la latinité, les frontières de l'union latine à laquelle il aspire ne renvoyant nullement à une Méditerranée entendue au sens géographique commun du terme. Bien avant le *Soliloque du prisonnier*, Maurras avait traité des frontières de l'union latine dans un texte déjà cité et qui était consacré à l'Amérique latine.
- 19 Ainsi, en 1917, Maurras questionnait la possibilité d'une « confédération » ou d'une « fédération des « latins » qui passerait par Rome, Madrid, Lisbonne et peut-être Rio et Buenos-Ayres [sic] »<sup>30</sup>. Le caractère transatlantique du projet ne le gêne aucunement et il évoque à ce propos des « peuples frères ». Son souci est plutôt de savoir si dans une telle configuration la France aurait le « moyen pratique » de rester elle-même étant entendu que, comme il l'avait expliqué en détail dans son essai *Kiel et Tanger*, pour lui, la République se caractérisait par une politique étrangère déficiente<sup>31</sup>.
- 20 L'affirmation du caractère transatlantique de l'union latine à construire est une constante chez Maurras. Le 1<sup>er</sup> décembre 1930, dans un article de *L'Action française*, il considère sa perspective comme « dans l'esprit du monde nouveau » face à « une Germanie trop puissante », « une Slavie [sic] immense » et « une vaste Communauté de ceux qui parlent anglais » :
- L'articulation. La charnière. Il suffit de prendre garde à la marche des temps, à l'espèce de contraction générale qu'ont subie des étendues de notre planète, pour observer que le rôle ici assigné à la Provence entre l'Aragon et le Royaume de Naples pourrait s'appliquer trait pour trait à notre France tout entière ou plutôt au couple franco-belge situé entre tous les États latins, comptés d'un ciel à l'autre, non seulement de l'Ibérie à l'Italie, mais de la Roumanie extrême à l'Amérique du Centre et du Sud.
- 21 Et Maurras d'argumenter avec des mots qui dessinent en arrière-plan sa conception de la latinité :
- Des identités de langue, de mœurs, de culte, des similitudes profondes dans l'ordre du sentiment et de la passion, de la raison et de la prière, la notion nette et forte d'un certain héritage où l'ordre logique et l'ordre pratique se pénètrent et se complètent, pourraient se réunir pour faire face à d'autres groupes naturels qu'il est nécessaire de ne point laisser dominer<sup>32</sup>.
- 22 Ce texte est important. Un lecteur peu au fait des écrits de Maurras pourrait s'étonner de la référence au « couple franco-belge », mais on rappellera que Maurras (comme Bainville) a très régulièrement publié dans la presse belge après le premier conflit mondial (jusqu'à la condamnation de l'Action française en 1926) et noué des relations avec de nombreux intellectuels belges. Incluse dans le monde latin, la Belgique, comme la Roumanie, est aussi considérée comme une sentinelle contre le « germanisme », puisqu'il ne saurait être question, sauf pour la Bavière catholique, de rattacher l'Allemagne à la

latinité. Des années 1890 à sa mort, le discours de Maurras est immuable : l'Allemagne, depuis Luther, présenté comme « l'auteur de la séparation d'avec Rome, la Rome papale, [...] la Rome des peuples latins » s'est mise au ban de la « civilisation ». Un état de fait que n'aurait nullement démenti son évolution ultérieure, jusqu'à Adolf Hitler, dont l'avènement est considéré comme une abomination inscrite dans la logique même de l'histoire allemande, qu'il faut entendre comme celle de « l'Allemagne éternelle »<sup>33</sup>.

- 23 Dans la lutte contre cette dernière, la Méditerranée doit jouer un rôle important. En 1922, Maurras se faisait le promoteur d'une « politique méridionale » visant à « empêch[er] le germanisme d'intervenir en Méditerranée ». L'idée était de « reprendre » la politique monarchique conduite de Louis XIV à Charles X<sup>34</sup>. À cet héritage, le chef de l'Action française ajoute progressivement l'Empire et notamment l'Algérie. Sa conversion à l'Empire est acquise à la veille du second conflit mondial et il se pose en défenseur de l'Algérie française où il s'est rendu en 1935 et en 1938. Dans le « miracle de régénération » qu'elle pourrait permettre à la France, la Méditerranée joue un rôle essentiel. Essentiel parce qu'elle n'est plus une barrière. Le 3 avril 1939, Maurras soulignait dans *L'Action française* que dorénavant, « la Méditerranée ne doit plus séparer les deux rivages français » mais « doit offrir les caractéristiques d'un véritable pont liquide »<sup>35</sup>. Un an plus tard, dans les *Pages africaines* consacrées à ses séjours en Algérie, il reprenait cette idée :

La mer ne séparait plus rien. La mer se développait comme un pont magnifique, à peine mouvant, jeté du Sud au Nord pour permettre à la France, et à tous les divers composants de la France, de venir se recommencer, plus puissants et plus vigoureux sous un nouveau ciel<sup>36</sup>.

- 24 Si la défense de « la plus grande France » et des atouts qu'elle représente sont des idées communément répandues dans la France de l'immédiat avant-guerre, la singularité du discours maurrassien est d'articuler cette vision impériale et méditerranéenne avec des projets d'union latine qu'il n'a jamais abandonnés. Car pour Maurras, devant le danger allemand et la menace de guerre (que Maurras, alors pacifiste, a dénoncée notamment à l'époque de Munich), l'union latine pourrait être un recours. C'est donc logiquement que dans *L'Action française* du 6 janvier 1940, au cœur de « drôle de guerre », le chef de l'Action française revient sur ses projets de « fédération latine » et réaffirme sa dimension transatlantique :

La fédération latine ne doit pas être bornée à la coupe de la Méditerranée et de la Mer Noire : sinon, qu'est-ce que l'on fait du Portugal océanique ? Et des enfants américains de l'Espagne et du Portugal ?<sup>37</sup>

- 25 Comme à l'époque du premier conflit mondial, la latinité ne se limite pas pour Maurras à l'Europe. Elle ne se limite d'ailleurs pas non plus à la Méditerranée, au sens géographique commun du terme car « l'Europe latine », selon lui, « s'étend du pied des Alpes au bord de la Baltique, comprenant, avec la Hongrie, l'Autriche, la Bohême, la Pologne ». Outre la Belgique, déjà évoquée, il faudrait aussi songer à l'Angleterre « à propos de laquelle on peut, sans paradoxe parler de latinité : la moitié de son vocabulaire est latin, sa prose littéraire a été la fille légitime de la plus grande prose romaine, et toute sa sublime poésie, jusqu'à Milton, accuse les plus étroites affinités avec notre moyen-âge comme avec la renaissance des peuples particulièrement dits latins ». Au fond, à lire Maurras, le second conflit mondial peut s'interpréter comme une guerre entre les Latins et leurs adversaires, justifiant chez lui, alors que la débâcle de la France se profile, la publication dans *L'Action française* du 16 mai 1940 d'une exhortation des Latins à s'unir : « Les hommes dits Latins vont se sentir astreints à de très âpres nécessités de défense commune – parce que deux catastrophes, le Bolchevisme et le Germanisme se sont abattues sur le monde, et leur

barbarie menace de nous submerger : une Barbarie qui va se barbarisant et qui se barbarisera encore »<sup>38</sup>. La défaite de juin 1940 est donc d'abord celle de la France, mais marque aussi la faillite d'une espérance latine sur laquelle Maurras est revenu sous l'occupation.

- 26 Les évocations et analyses de Maurras sur la latinité et la Méditerranée renvoient à un discours structuré de longue date, stable, pour ne pas dire figé. On serait tenté de dire qu'elles n'échappent pas chez lui à ce que l'on constate pour nombre d'autres notions que l'éditorialiste de *L'Action française* a maniées quotidiennement des décennies durant. Charles Maurras déplore durant le conflit l'échec des tentatives d'union latine et dresse à leur propos un bilan désabusé dans *L'Action française* du 15 octobre 1942 : « Il y a de si longs jours que des unions latines ont été tentées pour n'aboutir qu'à de misérables discours ». Il enchaîne cependant aussitôt : « Mais la cause de leur échec n'est pas inconnue. Nous l'avons très souvent montrée ici ». Et l'éditorialiste de reprendre le procès du « stupide XIX<sup>e</sup> siècle » et des projets construits contre l'ordre catholique et romain (il cite Hugo, Garibaldi, les républicains portugais...). La conclusion est sans surprise : « Ainsi, l'idée latine de l'ordre était-elle bafouée dans la mesure où on avançait dans cette voie : l'union latine sur le plan de l'anarchie n'était pas viable »<sup>39</sup>. Faudrait-il considérer cependant que la latinité serait dépourvue d'avenir ? Pour Maurras, qui proclame que « le désespoir en politique est une sottise absolue », il ne saurait en être question. Convaincu de la justesse de ses principes, il veut croire que son projet d'union latine, de la Méditerranée aux Amériques, possède un avenir qu'il présente ainsi le 13 juillet 1943 :

Plus le monde se rétrécit grâce aux applications de la science, moins les fleuves, les océans et les montagnes creusent de fossés et élèvent de barrière, et plus cette internationale morale à laquelle la force n'aurait aucune part, mais où l'économie pourrait jouer un rôle, semble sortir, non sans lenteur, des brumes de l'impossible ou du difficile, en se composant, sans s'y opposer, avec les convenances et les nécessités de l'idée de nation. Mais cette idée de communauté internationale partielle, très partielle, n'a aucun rapport avec les rêves marxo-jaurésiens et tout ce qui en est issu. Ces derniers constituent bel et bien des contradictions de principe sur lesquelles il serait dangereux de se leurrer<sup>40</sup>.

---

## NOTES

1. On soulignera cependant l'importance de la Méditerranée dans un des premiers textes importants publiés par Maurras, à l'âge de 23 ans et intitulé « Barbares et Romains ». Il y évoque la Provence et la France qui pour lui ne peuvent être pensées comme un isolat tant elles renvoient à une Méditerranée qui, dans son panthéon, occupe le premier rang : « On n'imagine point de pensée ni de rêve que n'ait point suscité la Méditerranée. En tout, ses riverains ont été les premiers toutes les fois qui l'ont voulu » (sur ce texte, Olivier Dard, *Charles Maurras*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 41 sq.).
2. Rappelons qu'il existait des maurrassiens dans cette partie des États-Unis durant l'entre-deux-guerres.
3. Charles Maurras, *Soliloque du prisonnier*, Paris, Éditions de l'Herne, 2010, p. 24-25.

4. On notera que les rares travaux existant sur Maurras et la latinité ont mis l'accent sur le voyage d'Athènes à l'occasion des Jeux olympiques de 1896. En particulier Catherine Valenti, « L'Action française et le cercle Fustel de Coulanges à l'école de l'Antiquité (première moitié du XX<sup>e</sup> siècle) », *Anabases*, n° 4, 2006, p. 51 sq.
5. Cité par Didier Musiedlak, « Charles Maurras et l'Italie : histoire d'une passion contrariée », dans Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.), *Charles Maurras et l'étranger. L'étranger et Charles Maurras*, Berne, PIE Peter Lang, 2009, p. 156.
6. *Dictionnaire politique et critique*. Complément établi par les soins de Jean Péliissier, fascicule 8, Paris, Cahiers Charles Maurras, s. d., p. 73 (entrée « fascisme »).
7. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 3, établi par les soins de Pierre Chardon, Paris, À la Cité des Livres, 1933, p. 125 (entrée « Mussolini »).
8. Ernst Nolte, *Le fascisme dans son époque*, t. 1 : *L'action française*, Paris, Julliard, 1970 [1963].
9. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 3, *op. cit.*, p. 125 (entrée « Mussolini »).
10. *Ibid.*, p. 124.
11. Cité par Didier Musiedlak, « Charles Maurras et l'Italie... », *art. cit.*, p. 161.
12. *Ibid.*, p. 165, note 47.
13. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 3, *op. cit.*, p. 126 (entrée « Mussolini »).
14. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 2, établi par les soins de Pierre Chardon, Paris, À la Cité des Livres, 1932, p. 410 (entrée « latinité »).
15. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 3, *op. cit.*, p. 124 (entrée « Mussolini »).
16. On soulignera aussi, sur la base de la contribution d'Emmanuel Mattiati consacrée au « *Blocco latino* » et à Georges Valois dans ce dossier, l'importance du tout premier discours de Mussolini à la Chambre le 21 juin 1921 et l'interprétation qu'en donne Maurice Vaussard pour qui elle serait « d'esprit maurrassien ».
17. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 2, *op. cit.*, p. 411 (entrée « latinité »).
18. *Ibid.*, p. 411.
19. Sur ce passage essentiel pour comprendre la pensée de Maurras, Olivier Dard, *Charles Maurras*, *op. cit.*, p. 107-111.
20. Charles Maurras, *La démocratie religieuse*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1921, p. 300.
21. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 2, *op. cit.*, p. 412 (entrée « latinité »).
22. *Ibid.*, p. 413.
23. *Ibid.*, p. 411-412, note 1.
24. *Ibid.*, p. 413.
25. Préface à l'ouvrage de Marius André, *La fin de l'Empire espagnol d'Amérique*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1922, reproduite en annexe (I) de Charles Maurras, *Soliloque du prisonnier*, *op. cit.*, p. 74.
26. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 2, *op. cit.*, p. 413-414 (entrée « latinité »).
27. Sur ce débat, qui voit s'opérer des convergences entre Léon Daudet et Édouard Herriot, François Maillot, *Léon Daudet député royaliste*, Paris, Albatros, 1991, p. 100-102.
28. Pour cette citation et les suivantes, Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 2, *op. cit.*, p. 415-416 (entrée « latinité »).
29. *Ibid.*, p. 417.
30. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 1, établi par les soins de Pierre Chardon, Paris, À la Cité des Livres, 1932, p. 64-65 (entrée « Amérique »).
31. Sur ces différents points, Georges-Henri Soutou et Martin Motte (dir.), *Entre la vieille Europe et la seule France. Charles Maurras, la politique extérieure et la défense nationale*, Paris, Economica, 2010.
32. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 2, *op. cit.*, p. 413 (entrée « latinité »).
33. Pour une analyse d'ensemble de la relation de Maurras à l'Allemagne, se reporter à Michel Grunewald, « De Luther à Hitler. Maurras et l' "Allemagne éternelle" », dans Olivier Dard et

Michel Grunewald (dir.), *Charles Maurras et l'étranger. L'étranger et Charles Maurras, op. cit.*, p. 338-358. Nous avons emprunté à ce travail les propos de Maurras sur Hitler (p. 349).

34. Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 2, *op. cit.*, p. 416 (entrée « latinité »).

35. *Dictionnaire politique et critique*. Complément établi par les soins de Jean Pélissier, fascicule 15, Cahiers Charles Maurras, s. d., p. 81 (entrée « Méditerranée »). La formule de « pont liquide » est reprise du général Georges.

36. Charles Maurras, *Pages africaines*, Paris, Éditions Fernand Sorlot, 1940, p. 46.

37. Pour cette citation et les suivantes, Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*. Complément établi par les soins de Jean Pélissier, fascicule 8, *op. cit.*, p. 67-68 (entrée « Europe », sous-entrée « Europe latine »).

38. *Dictionnaire politique et critique*. Complément établi par les soins de Jean Pélissier, fascicule 14, Cahiers Charles Maurras, s. d., p. 8 (entrée « latinité »).

39. *Ibid.*, p. 9.

40. *Dictionnaire politique et critique*. Complément établi par les soins de Jean Pélissier, fascicule 25, Paris, Cahiers Charles Maurras, s. d., p. 239-240 (entrée « union latine »).

## RÉSUMÉS

Les deux éléments majeurs du rapport de Maurras à la Méditerranée sont la catholicité et la latinité beaucoup plus que le fascisme, qui traverse cette histoire mais qui ne modifie pas une vision que Maurras a commencé de construire au début des années 1890, et donc bien avant la naissance de l'Action française. Chantre d'une renaissance félibréenne, le jeune Maurras se pose en 1891 en inspirateur majeur de l'École romane même si elle est fondée officiellement par Jean Moréas.

Lorsque le fascisme fait ses premiers pas, Maurras a dépassé la cinquantaine et son cadre d'analyse est définitivement en place. La chose est d'importance pour comprendre ce qu'est sa lecture du fascisme et la façon dont il s'emploie à le raccrocher au nationalisme italien et à l'Action française. Une vision qui n'est à l'évidence pas partagée par le Duce et les siens, y compris par des fascistes issus du nationalisme. Trois étapes guideront donc notre présentation. En premier lieu, une analyse de la vision qu'a Maurras de Mussolini et du fascisme. Ensuite, l'accent sera mis sur les différents sens que le chef de l'Action française donne à la latinité. La dernière partie s'attachera à traiter des territoires et des frontières de la latinité, en rapprochant cette dernière question même de la Méditerranée pour montrer en quoi leur articulation dessine chez Maurras un projet géopolitique.

Catholicism and Latin identity are decisive key elements in Maurras' relation with the Mediterranean –much more so than fascism, which, although it was present throughout this writer's career, did not influence the vision he started to develop from the early 1890s, long before the birth of the *Action française* movement. In 1891, the young Maurras, then a champion of the Provençal revival, became a figurehead of the École Romane, although this movement had officially been founded by Jean Moréas.

By the time fascism took its first steps Maurras was already in his fifties, with firmly set frames of analysis. This is an important fact to understand his interpretation of fascism and his intention of creating bridges with Italian nationalism and the *Action française*. This vision was obviously not shared by the Duce and his supporters, including fascists from the nationalist movement. Our

presentation will follow three stages. We will first examine Maurras' perceptions of Mussolini and fascism. We will then focus on the various meanings given to Latin identity by the leader of the *Action française*. Finally, we will investigate the territories and limits of Latin identity, drawing connections with the question of a Mediterranean identity to understand how the intersection of these two concepts provides the foundation for Maurras' geopolitical project.

## INDEX

**Keywords** : Maurras, Mussolini, fascism, Action française, Latin identity, Mediterranean

**Mots-clés** : Maurras, Mussolini, fascisme, Action française, latinité, Méditerranée

## AUTEUR

### OLIVIER DARD

Olivier Dard est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paris-Sorbonne. Il s'intéresse principalement à l'histoire des élites en France pour la période de l'entre-deux-guerres. Ses travaux relèvent autant de la prosopographie que de l'analyse politique de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Parmi ses publications, *La synarchie ou le mythe du complot permanent* (1998), Paris, Perrin, 2012 ; *Charles Maurras : le maître et l'action*, Paris, Armand Colin, coll. « Nouvelles biographies historiques », 2013.